

MARCO BERRETTINI

Sorry,
do the tour.
Again!

3 - 5 octobre 2019



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
48^e édition

CN D
Centre national de la danse

« Le disco dit aussi la défaite de l'individu »

Entretien avec Marco Berrettini

Créée dans sa première version en 2001, *Sorry, do the tour!* met à l'honneur la danse disco. En quoi est-elle toujours d'actualité ?

La danse disco a aujourd'hui cinquante ans, mais elle est encore très présente. Jung parlerait peut-être ici d'archétype, au sens où elle renoue avec des imaginaires collectifs très ancrés. Il n'y a d'ailleurs pas de langage proprement disco, c'est une danse qui emprunte à un tas d'autres expressions très diverses. On regardait récemment quelques vidéos avec mes partenaires, on y voyait clairement des influences venues par exemple du folklore slave ou sud-américain, et on peut la voir se réactualiser dans des courants, comme la culture hip-hop. Que l'on songe au *popping*, qui reprend le principe du mime déjà présent dans la disco ou aux *battles*, les rapprochements sont très nombreux. En revanche, son rôle a beaucoup changé. J'ai connu une époque où elle servait à draguer en discothèque, où elle fédérait les gens entre eux.

Comment s'est imposée la forme du marathon ?

La forme du marathon s'est imposée du fait que les interprètes sont tout le temps visibles sur scène. La notion de concours est également présente, notamment à travers les réactions de mécontentement des interprètes. Néanmoins, la dramaturgie ne respecte pas scrupuleusement les normes du marathon. Elle s'organise autour de ruptures qui permettent de se défaire de son mécanisme pour faire entrer de nouvelles thématiques, par exemple lorsque l'on passe d'une scène de groupe en discothèque à celle où les interprètes se donnent des gifles entre eux. Cette transition correspond aussi au moment où la parole se libère et que l'on bascule dans un autre registre dramaturgique. Il faut bien ici se garder d'une fausse piste de lecture. Je ne crois pas illustrer, comme d'autres ont pu le faire (je pense à Loïc Touzé ou à Christian Rizzo), le vide et la vanité des discothèques. Je travaille davantage sur des situations de conflit, d'autocélébration et de fatigue physique.

Pourquoi avoir repris cette pièce de 2001 ? Quels changements y avez-vous apportés ?

Je ne suis pas du tout un habitué des reprises. En l'occurrence c'est le Centre national de la danse qui m'a fait la proposition de la remonter. Je ne vous cache

pas que cela m'a un peu surpris, je me suis demandé si l'on me voyait déjà comme un chorégraphe du passé, alors que j'avais l'impression d'avoir encore quelque chose à dire [rires]. C'était d'autant plus déroutant que depuis la création, mon travail a très sensiblement évolué. Après avoir traversé une crise existentielle et professionnelle il y a une dizaine d'années, j'ai repris le travail dans une toute autre direction qui m'a lancé dans une recherche prospective, plutôt que rétrospective. Aujourd'hui, il est certain que je n'aurais plus les mêmes idées mais je n'ai pas pour autant retouché l'écriture originale. En visionnant à nouveau les captations de l'époque avec mon équipe, on s'est surtout rendu compte de longueurs, d'un autre rapport au temps, aussi le processus a principalement consisté à restreindre localement ces durées.

Vous avez également intégré de nouveaux interprètes. Comment les avez-vous choisis ? Leur présence renouvelle-t-elle l'esprit de la pièce ?

Durant les répétitions, l'ambiance est aussi joyeuse qu'à la création, les jeunes découvrent le style si particulier de la compagnie, les anciens sont heureux de se retrouver. À l'époque de *Sorry, do the tour!*, nous formions ensemble une bande d'amis soudée, ce qui ne rendait le travail chorégraphique que plus spontané, on faisait ce que l'on avait envie de faire, sans trop réfléchir aux enjeux théoriques. Les jeunes que l'on vient d'intégrer ne sont pas familiers de cette manière de procéder, ils semblent davantage préoccupés par des questions conceptuelles que nous. Par exemple, dans la scène où nous évoluons au ralenti, nous ne cherchons pas à produire un mouvement virtuose, on ne vise pas l'excellence, mais plutôt à élever une interprétation minable au niveau du virtuose. Ça, les jeunes ont plus de mal à l'intégrer, ils ne s'imaginent plus faire autant les pitres sur scène que nous. Cela correspond sans doute aussi à un état du monde de la danse. Il y a vingt ans, les propositions étaient moins calculées et les programmeurs prenaient davantage de risques. Aujourd'hui, on fonctionne d'après des schémas nettement plus sécurisants, avec des productions elles-mêmes beaucoup plus consensuelles.

Pour cette création, vous vous êtes référé au film *Opening Night* de John Cassavetes et à l'essai *Règle*

pour le parc humain du philosophe Peter Sloterdijk, qu'en avez-vous tiré ?

Concrètement, on a repris des scènes d'*Opening Night*, celle de la gifle notamment. Mais les deux références s'articulent autrement. Le film de Cassavetes illustre des conflits psychiques archétypaux, tandis que Sloterdijk décortique les mécanismes sur lesquels ils se fondent. L'époque du disco correspond à un état de la société post-capitaliste dans laquelle les individus se sentaient libres, que ce soit dans la fête ou dans le sexe. Les morceaux de musique choisis évoquent d'ailleurs le monde de la nuit, les plaisirs artificiels et l'exaltation de la sensualité. Or c'est précisément cette illusion de l'émancipation que Sloterdijk déconstruit et critique. Pour lui, le triomphe de l'individualisme cache mal le fait que les individus sont totalement « domestiqués » ou « dressés ». Derrière la célébration de l'individualisme, le disco dit aussi la défaite de l'individu.

Cette pièce parle également du vieillissement du corps. Ce thème est-il d'autant plus présent en 2019 ? La pièce a-t-elle une dimension mélancolique ?

Déjà en 2000, on se disait qu'on était trop vieux pour faire cette pièce. Dans la distribution actuelle, cette question est peut-être accentuée par le fait que trois générations de danseurs y sont réunies. Jean-Paul a en effet 66 ans et le plus jeune 25. Quant à la mélancolie, je pense qu'elle se porte moins sur le sujet de la pièce qu'au regard que je porte sur la danse en général. La société a beaucoup changé ces quinze dernières années et le spectacle s'est adapté à des processus d'autocensure de plus en plus forts. On a de plus en plus de mal à dire certaines choses, à réaliser certains gags.

Propos recueillis par Florian Gaité, avril 2019

Danseur et chorégraphe italien, **Marco Berrettini** est né en 1963 à Aschaffenburg, en Allemagne. Son intérêt pour la danse commence en discothèque. En 1978, il gagne le championnat allemand de danse disco. À 17 ans, il commence sa formation professionnelle de danseur à la London School of Contemporary Dance, puis à la Folkwangschule Essen, sous la direction de Hans Züllig et de Pina Bausch. Il y développe son intérêt pour le Tanztheater et débute comme chorégraphe au sein de sa propre compagnie. Parallèlement, il étudie pendant deux ans l'ethnologie européenne, l'anthropologie culturelle et les sciences théâtrales à l'Université de Francfort. Depuis, Marco Berrettini a produit une trentaine de spectacles avec sa compagnie, allant de la performance dans un musée à la collaboration avec des réalisateurs de films, de l'installation avec des plasticiens au dîner avec des gens célèbres qui ne le connaissent pas.

Sorry, do the tour. Again!

Direction artistique, **Marco Berrettini**

Chorégraphie et interprétation, Marco Berrettini, Jean-Paul Bourel, Natan Bouzy, Bryan Campbell, Ruth Childs, Simon Crettol, Marion Duval, Bruno Faucher, Chiara Gallerani, Milena Keller
Répétition et co-réalisation, Chiara Gallerani
Musique, Gloria Gaynor, Michael Jackson, Donna Summer, Sylvester
Lumières et scénographie et régie générale, Bruno Faucher

Production *Melk Prod., Tanzplantation

Coproduction Arsenic – Centre d'art scénique contemporain (Lausanne) ; Comédie de Genève ; Pôle-Sud, CDCN Strasbourg ; CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris
Coréalisation CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien de la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia et du ministère de la Culture (DRAC Île-de-France)

Spectacle créé le 30 mai 2019 à Arsenic – Centre d'art scénique contemporain (Lausanne)

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

Durée : 1h30

Marco Berrettini au Festival d'Automne à Paris

2014 : *iFeel2* (Théâtre de la Cité internationale)

2011 : *Si, Viaggiare* (Théâtre de la Bastille)

2004 : *No paraderan* (Théâtre de la Ville)

Marco Berrettini au CND Centre national de la danse

2017 : *iFeel4*

Partenaires média du Festival d'Automne à Paris



festival-automne.com – 01 53 45 17 17

cnd.fr – 01 41 83 98 98

Photo : © Cyril Porchet

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

LES RENDEZ-VOUS SUISSES AU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

LA RIBOT

Panoramix

Centre Pompidou, du 14 au 22 septembre 2019

Laughing Hole

CND Centre national de la danse, le 5 octobre 2019

Please Please Please

avec Mathilde Monnier et Tiago Rodrigues

Espace 1789 / Saint-Ouen, le 15 octobre 2019

Centre Pompidou, du 17 au 20 octobre 2019

Happy Island

avec DANÇANDO COM A DIFERENÇA

CND Centre national de la danse, du 7 au 9 novembre 2019

Another Distinguée

Le CENTQUATRE-PARIS, du 13 au 16 novembre 2019

MARCO BERRETTINI - *Melk Prod.

Sorry, do the tour. Again!

CND Centre national de la danse, du 3 au 5 octobre 2019

Collectif GREMAUD/GURTNER/BOVAY - 2b company

Pièce

Théâtre des Abbesses, du 13 au 17 novembre 2019

STEFAN KAEGI / RIMINI PROTOKOLL

Granma. Les trombones de la Havane

La Commune Centre Dramatique National d'Aubervilliers, du 4 au 8 décembre 2019

